

Bienheureuse Maria Gabriella Sagheddu

UNE VIE POUR L'UNITÉ ET SON HÉRITAGE ŒCUMÉNIQUE

1. Dans la simplicité de mon cœur, je t'offre tout dans la joie, ô Seigneur

Maria Sagheddu naît à Dorgali, en Sardaigne, le 17 mars 1914. Elle porte en elle les traits de sa terre : obstinée, vive, rebelle et volontaire. À ceux qui, après sa mort, chercheront des témoignages sur sa vie, sa maman, ses frères, ses amies et ses enseignants décriront une petite fille indomptable et peu portée aux pratiques religieuses.

Mais on perçoit chez Maria une nature fondamentalement saine : à l'école, elle se montre avide d'apprendre, intelligente et généreuse, joyeuse et sans aucune malice. À sept ans, Maria fait un rêve où elle se voit devant le tableau de la Sainte Famille, dans l'église de Dorgali ; à un certain moment, le tableau s'anime et Jésus lui tend les bras, tandis que la Sainte Vierge la regarde et lui sourit. La réaction de Maria est de s'enfuir de l'église en criant : « Non, je suis une pécheresse¹. »

Cette reconnaissance nette et sans demi-mesure de sa propre réalité marque une adhésion à la vérité, qui va la protéger toujours comme un bouclier. Depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, ce qui frappe en elle, c'est qu'elle est étrangère au mensonge sous tous ses aspects : ambiguïté, hypocrisie, autojustification.

En 1932, sa plus jeune sœur, Giovanna Antonia, à laquelle elle est profondément attachée, meurt à dix-sept ans. Par les informations biographiques, nous savons que, dans la vie de Maria, qui avait alors dix-huit ans, se produisit alors un changement, un tournant décisif. Elle se distingua par son esprit de prière. Elle devint « humble et docile » – ainsi qu'en témoigne brièvement sa maman, en deux mots

1. Les informations biographiques sont tirées de la *Positio super virtutibus*, 1976.

qui en disent long sur cette fille qu'auparavant, elle définissait « un peu rude ». Elle s'inscrit alors à l'Action Catholique. Elle participait aux réunions, était catéchiste et préparait les petites filles à la première communion. Elle restait longuement à l'église au point que sa maman, qui auparavant devait la réprimander parce qu'elle y allait peu, dut le faire ensuite parce qu'il lui semblait qu'elle y restait trop longtemps.

Elle pratique la charité envers les malades, les pauvres ; elle se penche de préférence sur des personnes à la vie sombre ou marquée par le péché, comme celle d'une de ses camarades qui n'avait pas une bonne conduite et à laquelle elle continua de s'intéresser, même au monastère. L'absence d'orgueil, qui caractérise sa simplicité juvénile, mûrit en compassion, en don de soi.

Deux ans environ s'écoulaient entre sa conversion et la demande faite au confesseur de se donner à Dieu dans un monastère. La décision vient entièrement de Maria, mais la modalité, le temps, le lieu sont confiés au discernement de l'abbé Basilio Meloni, qui en parle ainsi : « Elle répondit promptement et généreusement à la vocation et uniquement pour des motifs surnaturels, pour être entièrement à Dieu, pour toujours. Elle était indifférente au choix d'un ordre ; moi qui connaissais la Trappe, je la lui proposai ; elle accepta volontiers. »

Les documents de sa vie à la Trappe ne sont pas nombreux : un cahier de notes, qui mentionne, le plus souvent, de brèves citations entendues pendant les chapitres de sa Mère Abbessse ou lues dans la *lectio divina* quotidienne, et, ponctuellement, les avis donnés à la communauté. Quarante-deux lettres constituent ce que la Bienheureuse a écrit de plus personnel. Il y a aussi les mémoires de sa mère abbessse, Mère Pia Gullini, et les témoignages lors du procès canonique de béatification, réunis dans le *Summarium* de la *Positio*.

Maria arrive à la Trappe de Grottaferrata, sur les collines d'Albano, près de Rome, le 30 septembre 1935. Elle reçoit le nom de Sœur Maria Gabriella, « ... le nom de l'Archange Gabriel que le Seigneur a choisi pour annoncer à la Vierge le grand événement² ». À la tête de la communauté, se trouve alors Mère Pia Gullini, une femme aux qualités exceptionnelles, tant humaines et intellectuelles que spirituelles.

Voici comment Maria Gabriella décrit à sa maman la vie à la Trappe :

2. Lettre à sa maman du 17.10.1935.

C'est si beau de vivre dans la maison du Seigneur ! Les heures de la prière sont fixées et il en va de même pour les heures de travail, si bien que personne n'agit selon ses caprices, et seulement dans le temps des intervalles chacune peut lire, écrire ou aller à l'église comme elle veut. [...] Pour ce qui est du travail, ce peut être soit à la vigne, soit au potager, soit en communauté. Quant au silence, je vous assure que c'est quelque chose de très beau, car de la sorte il n'arrive pas ce qui arrive au village, où l'on critique ou murmure, mais chacune fait ce qu'elle a à faire et ne se mêle pas des affaires d'autrui³.

Plongée dans cette atmosphère, Sœur Maria Gabriella y trouve son souffle : elle est à son aise, libre. Son expérience de conversion s'épanouit : elle quitte la cuirasse qui la protégeait, sa pudeur revêche, sa manière d'être encore un peu âpre. Dans cette solitude profonde, qui est le dialogue avec Dieu, elle devient de plus en plus simple.

Cette phrase de la Règle entre en elle à un niveau existentiel :

Écoute, ô fils, les préceptes d'un maître et incline l'oreille de ton cœur ; fais bon accueil à l'admonition d'un tendre père, et mets-la effectivement en pratique, afin de revenir par le labeur de l'obéissance à celui dont t'avait éloigné l'oisive lâcheté de la désobéissance⁴.

Nous en trouvons presque un commentaire dans la lettre à sa maman, le jour de sa prise d'habit :

Je sens bien qu'il m'a toujours aimée et que maintenant il m'aime encore plus. Par cette grâce, je comprends sa grande prédilection à mon égard, alors qu'il aurait pu choisir tant d'autres plus dignes que moi et qui auraient pu correspondre plus généreusement que moi à son amour. Mais il n'en est pas ainsi. Il a voulu faire de moi l'objet de ses miséricordes. Quand je pense à cela, je suis confuse en voyant le grand amour de Jésus pour moi, mon ingratitude et le peu de correspondance à ses prédilections. Maintenant je comprends bien cette parole qui dit que Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, parce que je l'ai expérimentée en moi. Il a fait pour moi ce qu'il a fait au fils prodigue⁵.

C'est la capacité de dire merci qui accompagnera dorénavant Sœur Maria Gabriella dans son cheminement jour après jour, dans la vie au monastère. Elle sait avoir reçu un don et, comme tel, immérité ; elle découvre un amour qui vient combler toute ingratitude et son « peu de correspondance », et cela porte du fruit pour sa vie et pour celle des autres. C'est l'expérience du fils pardonné, qui expérimente la joie et la fécondité d'entrer à nouveau dans l'héritage du Père et de le posséder en plénitude.

3. Lettre à sa maman du 17.10.1935.

4. *Règle de saint Benoît, Prol 1.*

5 Lettre à sa maman du 13.4.1936.

C'est de là que jaillit l'exclamation qui lui monte si souvent aux lèvres : « Comme le Seigneur est bon ! », et qui constitue la synthèse la plus vraie de sa spiritualité, dont nous avons un témoignage dans le texte écrit au moment de sa profession :

Dans la simplicité de mon cœur, je t'offre tout dans la joie, ô Seigneur. Tu as daigné m'appeler à Toi et je viens avec élan à tes pieds. Au jour de ta fête royale, tu veux faire de cette misérable créature une reine. Je te rends grâces avec toute la ferveur de mon âme et prononçant mes saints vœux, je m'abandonne entièrement à Toi.

Fais, ô Jésus, que je sois toujours fidèle à mes promesses et que je ne reprenne jamais ce que je te donne en ce jour. Viens et règne dans mon âme comme Roi d'amour.

Je te supplie de bénir notre monastère et d'en faire le jardin de repos de ton Cœur. Bénis d'une manière toute spéciale les supérieures et les supérieurs qui ont plus de responsabilités devant toi.

Bénis toute ma famille. Je te recommande particulièrement mon frère et mon beau-frère : fais une brèche en leur cœur et entres-y comme Roi pour en prendre possession. Regarde d'un œil miséricordieux notre Ordre tout entier et fais de lui une pépinière de saints.

Je te supplie pour ton Église, pour le Souverain Pontife et pour notre Évêque.

Je recommande à ton Divin Cœur tous mes parents, amis et bienfaiteurs, ma paroisse et l'Association à laquelle j'ai appartenu : daigne accorder à tous la paix, la joie, la bénédiction. Je te recommande les bienfaiteurs de notre monastère ainsi que la sœur qui a dû nous quitter : accomplis le miracle espéré. Je te prie pour les sœurs de mon village : que toutes puissent persévérer dans l'amour. Surtout, je te recommande la Révérende Mère, la Mère maîtresse et mon confesseur, afin que tu les récompenses pour tout ce qu'ils font pour moi et leur donnes la lumière pour qu'ils puissent me conduire sur la voie que tu m'as marquée, et à moi daigne accorder une grande docilité dans l'obéissance.

Ô Jésus, je m'offre avec Toi en union à ton Sacrifice, et bien que je sois indigne et peu de chose, j'espère fermement que le Divin Père posera son regard plein de complaisance sur ma petite offrande, car je suis unie à Toi et du reste, j'ai donné tout ce qui était en mon pouvoir.

Ô Jésus, consume-moi comme une petite hostie d'Amour pour ta gloire et le salut des âmes.

Père éternel, montrez qu'en ce jour votre Fils va aux noces : établissez son règne dans tous les cœurs, afin que tous l'aiment et le servent conformément à votre divine volonté.

Accordez-moi ce qu'il me faut pour être une véritable épouse de Jésus. Amen⁶.

L'offrande de sa vie, confirmée par la décision de se donner totalement pour la cause de l'unité des Chrétiens, en janvier 1938, sera la

6. Fête du Christ-Roi, 31.10.1937.

réponse simple et radicale qui jaillit de sa gratitude pour le don immense de grâce dont elle est l'objet de la part du Seigneur.

Mère Pia Gullini dira d'elle, à propos de l'offrande de sa vie :

Sa docilité, son abandon dérivait – me semble-t-il – du fait qu'elle avait eu l'intuition de la grandeur de Dieu et, sans analyser ses sentiments, elle vivait dans l'adoration concrète de ce Dieu qui l'avait choisie et qui l'aimait. Elle se sentait si indigne, si petite, si rien : de tout cela dérivait son humilité et sa gratitude⁷.

Gratitude aussi dans la maladie. Et voici ce qu'elle écrivait à sa maman :

[...] priez pour que le Seigneur fasse en moi ce qui est pour sa plus grande gloire. Je suis heureuse d'avoir quelque chose à souffrir pour l'amour de Jésus. Ma joie devient plus grande quand je pense que le temps des véritables noces est tout proche. Le Seigneur, comme vous le savez, m'a toujours favorisée de grâces spéciales, mais maintenant, avec cette maladie, il m'en a fait une plus grande que toutes. Je me suis totalement abandonnée entre les mains du Seigneur et j'y ai beaucoup gagné⁸.

Et par la suite :

Je remercie et je remercierai et je bénirai toujours le Seigneur pour tout ce qu'il a fait pour moi et pour vous, mais je sens bien que je ne pourrai jamais le remercier assez⁹.

La souffrance devient le lieu d'un colloque plus intense avec son Jésus, le lieu où son unité avec la croix, sur laquelle le Fils de Dieu est monté glorieusement, devient consciente. « Mon Dieu, Ta Gloire ! », répétera-t-elle souvent dans ses colloques avec sa mère abbesse.

Dans les lettres écrites à l'hôpital, pendant les quarante jours où elle a expérimenté plus profondément la désolation de l'éloignement du monastère, son « trésor », Gabriella, en renouvelant son offrande pour l'unité, se trouve aussi dans une proximité spéciale avec les pauvres pécheurs pour lesquels sa vie est donnée, pour ces « tous » que le chapitre 17 de Saint Jean met au cœur de la prière de Jésus.

Ici, sa vie devient intercession, selon toute l'étendue de l'offrande du Christ.

Priez pour moi, afin que je comprenne toujours mieux le grand don de la croix et afin que j'en profite dorénavant pour moi et pour tous les autres¹⁰.

7. Mère Pia GULLINI, « Cahiers autographes », (réponses à des demandes faites par M. Zananiri, quand il écrivait la biographie de Sœur Maria Gabriella), 1953, Archives de Vitorchiano.

8. Lettre à sa maman du 6.7.1938.

9. Lettre à sa maman du 22.9.1938.

2. *Ut unum sint*

« Profiter » du don de la croix a fait de cette offrande un signe universellement reconnu comme témoignage de vocation à l'unité. Dans son encyclique œcuménique, saint Jean-Paul II parle de cette jeune moniale, aux origines humbles et à la vie cachée :

Prier pour l'unité n'est cependant pas réservé à ceux qui vivent dans un milieu où les chrétiens sont divisés. Du dialogue intime et personnel que chacun de nous doit entretenir avec le Seigneur par la prière, la préoccupation de l'unité ne peut être exclue. C'est seulement de cette manière, en effet, qu'elle fera pleinement et réellement partie de notre vie et des devoirs qui nous reviennent dans l'Église. Pour réaffirmer cette nécessité, j'ai voulu proposer aux fidèles de l'Église catholique un modèle qui me paraît exemplaire, celui d'une sœur trappistine, Marie-Gabrielle de l'Unité, que j'ai proclamée bienheureuse le 25 janvier 1983. Sœur Marie-Gabrielle, appelée par sa vocation à être en dehors du monde, a consacré son existence à la méditation et à la prière centrées sur le chapitre 17 de l'Évangile selon saint Jean et elle a offert sa vie pour l'unité des chrétiens. Voilà ce qui est au centre de toute prière : l'offrande totale et sans réserve de la vie au Père, par le Fils, dans l'Esprit Saint. L'exemple de Sœur Marie-Gabrielle nous instruit, il nous fait comprendre qu'il n'y a pas de moments, de situations ou de lieux particuliers pour prier pour l'unité. La prière du Christ au Père est un modèle pour tous, toujours et en tout lieu¹¹.

Mais comment la vocation à l'unité est-elle parvenue à Sœur Maria Gabriella avec tant de force ?

Il me semble utile de donner quelques brèves indications sur la façon dont la prière pour l'unité des chrétiens a trouvé place au sein de la communauté de Grottaferrata et comment Sœur Maria Gabriella est devenue témoin de ce que l'on a défini « œcuménisme spirituel ».

2.a – *La prière pour l'unité*

Quelques indications historiques peuvent nous aider. Nous trouvons les premières initiatives dans le milieu anglican à partir de 1838¹². En 1907, un pasteur épiscopalien des États-Unis, Paul Wattson, fonde un tiers-ordre franciscain, les « Frères Franciscains de l'Atonement » ou de la Réconciliation, et il lance l'initiative d'une octave de prière pour le retour des anglicans à l'unité catholique, la

10. Lettre à Mère Pia du 3.5.1938.

11. *Ut unum sint*, 1995, n. 27.

12. « *Association for Universal Prayer for the Conversion of England* », fondée par un groupe d'anglicans en 1838.

fixant du 18 janvier, fête de la Chaire de Saint Pierre à Rome, au 25 janvier, fête de la conversion de Saint Paul. Par la suite, en 1909, ses communautés seront intégrées dans l'Église catholique. Quelques années plus tard, en 1916, le Pape Benoît XV étend l'Octave de prière au monde entier. Malgré le succès de cette initiative, de nombreux chrétiens de confessions non catholiques hésitent encore à l'adopter car, telle qu'elle a été formulée par Wattson, elle contient la reconnaissance explicite de la suprématie du pape de Rome.

Un autre important foyer de rencontre se forme en Belgique, sous l'égide du Pape Pie XI, lorsqu'un moine de Mont-César, près de Louvain, Dom Lambert Beauduin, fonde en 1925, à Amay-sur-Meuse (plus tard transféré à Chevetogne), le monastère de l'Union pour le rapprochement des catholiques avec l'Église d'Orient.

Un interlocuteur proche de Dom Lambert Beauduin est l'abbé Paul Couturier, prêtre de Lyon. En 1937, celui-ci fera prendre à l'Octave de prière un tournant important en proposant une nouvelle formule : les prières demanderont l'unité de l'Église « telle que Dieu la veut et par les moyens qu'il voudra ». Les moyens par lesquels celle-ci s'accomplira appartiennent seulement à Dieu et non à des systèmes mis au point par des hommes. Nous trouvons, dans ce prêtre de Lyon, l'un des principaux représentants de l'œcuménisme spirituel, qui, sans ignorer les motifs des divisions, cherche à raviver chez les croyants la douleur de la séparation et à inaugurer une nouvelle ère de réconciliation qui prenne sa source dans les Évangiles. L'abbé Couturier conçoit le mouvement comme un « monastère invisible », qui rassemble les personnes qui s'y engagent, comme si c'était la première communauté chrétienne, réunie et réconciliée dans l'unité. L'abbé Couturier communique par des brochures ou des tracts.

2.b - Grottaferrata

C'est par un tract de l'abbé Couturier qu'en janvier 1937, l'invitation à participer à l'Octave de prière pour l'unité parvient à la trappe de Grottaferrata.

Mère Pia Gullini avait eu l'occasion de connaître les grands idéaux de l'œcuménisme durant les années passées à Laval et elle s'en était passionnée. Si, comme elle l'affirmait, le chemin est l'amour – « C'est la charité qui compte – charité qui est union [...] Amour de Dieu et, pour Lui, amour de tous et, *in primis*, amour de celui qui m'est le plus proche¹³ » –, il n'est pas surprenant qu'elle n'ait pas

13. Lettre à une novice du 23 novembre 1951, dans Ennio FRANCA, *Lettere e scritti di Madre Pia*, Ed. Messa degli artisti, 1971, p. 75.

hésité à proposer à la communauté réunie au chapitre, cette intention de prière. Dans l'annonce, on faisait aussi allusion – chose normale dans la spiritualité de l'époque – à des « oblations volontaires faites sous la sauvegarde de l'humilité, dûment autorisées ».

À la fin du chapitre, une moniale, Mère de l'Immaculée, âgée de 78 ans, petite, voûtée, appuyée sur sa canne, se présente à Mère Pia et, en la regardant avec des yeux lumineux, lui dit : « Ceci est pour moi. Si vous le permettez, j'offre les quelques jours qui me restent à vivre. » Cette religieuse appartenait à la première avant-garde des sœurs de San Vito, transférées à Grottaferrata. Originnaire d'une famille paysanne très pauvre, d'une dévotion et d'un esprit de renoncement à la portée de nulle autre, elle a passé presque toute sa vie à la Trappe, au début comme oblate, ensuite comme moniale de chœur, dans un don de soi sans borne à sa communauté.

Or, elle demande seulement la permission de s'offrir : elle veut donner le peu qui lui appartient, comme la veuve de l'Évangile ses deux petites pièces de monnaies. Ce qui frappe, c'est le sens de la dignité de cette moniale âgée. Elle sait que son offrande est digne de Dieu, précieuse à ses yeux. Celui qui est pauvre de tout connaît la grandeur véritable de l'homme devant son Créateur. Et le Seigneur vint prendre Mère de l'Immaculée un mois après son offrande, qu'elle renouvela plusieurs fois pendant sa brève agonie, pleine de paix.

À Gaston Zananiri¹⁴, qui, quelques années plus tard, interrogera Mère Pia à propos de la thématique importante et délicate de l'offrande de soi, elle répondra :

Vous me demandez si l'holocauste de sa propre vie est une tradition cistercienne. Je pense que toute âme généreuse, surtout en clôture, en ressent le besoin. Nous n'avons plus rien d'autre que nous-mêmes, nous avons tout donné, nous nous sommes données par les vœux de manière normale : nous voulons maintenant souligner davantage l'offrande et le renoncement à la vie, en acceptant une mort prématurée¹⁵.

Dans le climat de fermeture et de conflit qui entravait tout rapprochement entre catholiques et protestants à cette époque-là, c'est du monde monastique qu'une nouvelle sensibilité vers la possibilité d'échanges entre diverses confessions commence à rayonner et progressivement s'étend à tout le monde ecclésial.

14. Gaston Zananiri (1904-1996) fut diplomate à Alexandrie d'Égypte. Il connut P. Christophe-Jean Dumont et le Centre Istina, à travers lesquels il entra en contact avec Mère Pia Gullini. Il écrivit la première biographie de sœur Maria Gabriella en français, « Dans le mystère de l'Unité, Maria Gabriella » (1955). Il entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs et fut secrétaire du Centre de Documentation sur les Églises et les Sectes, à Paris.

15. M. Pia GULLINI, « Carnets autobiographiques ».

L'année qui suit la mort de Mère de l'Immaculée, en janvier 1938, parvient à Mère Pia la nouvelle invitation de l'abbé Couturier pour l'Octave, intitulée : « La prière universelle des chrétiens pour l'unité chrétienne. » Mère Pia en lit au chapitre la dernière partie et voici quelques expressions qui eurent une résonance décisive dans le cœur de Sœur Maria Gabriella :

Sans fermer volontairement les yeux sur les différences pour les résoudre en un syncrétisme destructeur de la vraie foi, nous chercherons plutôt ce qui nous rapproche pour le mettre en relief. Ainsi viendront à la lumière des possibilités de convergence dans lesquelles apparaîtra la nécessité de refuser le négatif et de réévaluer nos discours dogmatiques respectifs. [...] La prière restera le centre lumineux et vivant, riche d'un rayonnement splendide d'universalité et de simultanéité visible à travers la chrétienté brisée, pour l'entraîner pendant les jours du 18 au 25 janvier [...] sur les voies de l'unité. [...] La complexité du problème nous jettera à genoux, dans le cœur du Christ, pour répéter tous ensemble, dans un acte d'amour unique et immense : Que vienne, Seigneur, cette unité que tu as demandée pour tous ceux qui t'aiment : *Congregavit nos in unum Christi amor* [L'amour du Christ nous a rassemblés dans l'unité]¹⁶.

L'Octave est célébrée comme l'année précédente : chaque jour est consacré aux frères d'une zone ou d'une confession déterminée : les chrétiens orthodoxes d'Orient ; les Anglicans ; les Luthériens et les Protestants d'Europe ; ceux d'Amérique ; les chrétiens qui ont abandonné la pratique des sacrements ; les Juifs et les musulmans ; les païens de toute la planète.

Nous ne savons pas de quelle manière Sœur Maria Gabriella a exprimé sa propre offrande, car elle n'a pas laissé d'acte écrit. Dans la retenue propre à la vie trappistine, sa décision, mûrie dans le secret, y reste scellée. Toutefois, même s'il est voulu intimement, ce don de soi – et n'importe quelle autre offrande au Seigneur – n'est pas un simple choix personnel. La règle de saint Benoît prescrit « que chacun soumette à son abbé ce qu'il entend offrir et l'accomplisse avec le concours de sa prière et son assentiment¹⁷ ».

Sœur Maria Gabriella en parle d'abord à la maîtresse des novices, Mère Tecla, qui en témoigne :

En ces jours-là, Sœur Gabriella me fit la confiance que le Seigneur l'appelait ; elle aussi voulait offrir sa vie pour l'Unité de l'Église. C'était un argument qui ne pouvait pas me laisser indifférente. J'avais passé vingt-cinq ans en mission, j'avais eu et j'avais encore parmi les « dissidents » tant d'âmes qui m'étaient chères, et je ne pouvais rien

16. Relaté par le père Paolino BELTRAME QUATTROCCHI, *La Beata Maria Gabriella dell'Unità*, Monastero Trappiste di Vitorchiano, 1983, p. 128.

17. *Règle de saint Benoît*, 49, 9.

désirer de meilleur pour eux que de les voir entrer dans le troupeau de l'unique Bon Pasteur. Mais l'expérience m'avait enseigné que le grand moyen pour obtenir cela était la prière et le sacrifice. Sœur Gabriella, me laissant la prière, voulait de son côté assumer le sacrifice. Pouvais-je dire non ? J'eus immédiatement l'impression que le sacrifice allait être accepté et que je perdais une fille en qui se trouvaient de si belles et de si grandes espérances¹⁸.

Aussitôt après, Sœur Maria Gabriella s'adresse à son abbesse, Mère Pia. Elle s'agenouille et demande, douce et soumise comme toujours, mais cette fois-ci insistante : « Permettez-moi d'offrir ma vie ! Que vaut-elle, d'ailleurs ? Je ne fais rien, je n'ai jamais rien fait. C'est vous qui avez dit qu'on peut le faire, pourvu qu'on demande l'autorisation. »

L'élan généreux de Mère de l'Immaculée, âgée, avait été accueilli avec émotion. Mais l'élan juvénile devait être mis à l'épreuve, et la réponse fut prudente. Après quelques jours, Sœur Gabriella revint, humble, timide : « Il me semble effectivement que le Seigneur le veut : je m'y sens poussée, même quand je ne veux pas y penser. » La Mère répondit : « Je ne dis ni oui ni non. Offrez-vous à la volonté de Dieu. Demandez aussi au père aumônier. Puis le Seigneur fera ce qu'Il voudra. »

Mère Pia ne pensa plus à cette conversation, mais, le même jour, avant le soir, la jeune sœur sentit une forte douleur à l'épaule et un épuisement étrange. Depuis lors, la souffrance physique, qu'elle n'avait pas connue jusque-là, ne la quitta plus et augmenta rapidement. Elle la supporta en silence, sans s'en étonner, sereinement consciente de sa propre offrande. C'est plus tard seulement, interrogée explicitement à cet égard, qu'elle révéla avec simplicité à sa mère abbesse les débuts de sa maladie : « À partir du jour où je me suis offerte, je n'ai plus jamais été bien¹⁹. » Dans un premier moment le malaise ne sembla pas préoccupant. Selon l'avis du médecin du monastère, il s'agissait simplement d'un refroidissement. Toutefois, on décida de faire une radiographie, ce qui comportait une sortie momentanée de la clôture. C'est au mois d'avril 1938 que Sœur Maria Gabriella se prépare à aller à l'hôpital Saint-Jean à Rome pour se soumettre aux examens, sûre de rentrer chez elle avant le soir. Le diagnostic est : tuberculose. Cette découverte est totalement inattendue, d'une part parce qu'il n'y avait aucun antécédent dans la famille Sagheddu, et d'autre part parce qu'il semblait impossible que Sœur Maria Gabriella ait pu être

18. D'après les mémoires de Mère Tecla Fontana. Archives de Vitorchiano.

19. D'après les notes de Mère Pia, Archives de Vitorchiano.

contaminée à l'intérieur des murs du monastère. Les médecins se déclarent optimistes ; étant donné que le foyer du mal est peu important et que la malade est de robuste constitution, ils garantissent que la guérison sera rapide grâce au traitement par pneumothorax. De son côté, Sœur Maria Gabriella sent que les choses en iront autrement. Elle a offert tout ce qu'elle a : jeunesse, santé, vie ; personne ne peut savoir mieux qu'elle si le don a été accepté, indépendamment de l'avis des médecins.

Sa déception de ne pas pouvoir rentrer aussitôt au monastère la déchire ; comme elle l'écrit à Mère Pia : « J'ai tellement pleuré que je n'en peux plus²⁰ ! » Ce n'est pas la perspective de la maladie, avec tout ce qui pourra lui advenir, qui l'angoisse, mais bien plutôt d'être obligée de se trouver loin du monastère.

Dans les lettres écrites de l'hôpital à sa mère abbesse, ses pauvres paroles se font cris, supplications. Jusqu'alors, elle n'avait fait aucun cas de sa souffrance et elle n'en fera pas non plus après, quand, au monastère, la douleur physique deviendra déchirante. Mais ici, de l'hôpital, elle crie : « J'ai le cœur déchiré et, sans un secours spécial du ciel, ma croix est devenue si pesante que je ne peux plus tenir²¹. » Elle n'a jamais rien demandé pour elle-même, jamais, et maintenant elle implore : « Pour l'amour de Dieu, faites tout votre possible afin que je retourne vite au monastère²². » « Parfois je me demande si le Seigneur ne m'a pas abandonnée ; d'autres fois, je pense qu'il éprouve ceux qu'il aime ; d'autres fois encore, il me semble impossible que Dieu puisse être glorifié par cette vie, mais je finis toujours par m'abandonner à la divine volonté²³. » Sa nature forte, maîtresse d'elle-même, cède : « Le Seigneur me tient sur la Croix nue et je n'ai pas d'autre consolation que de savoir que je souffre pour accomplir la volonté divine et en esprit d'obéissance. J'ai parfois l'impression d'avoir perdu la tête ; alors que j'ai commencé le rosaire, je me mets à dire le chapelet de la miséricorde. Je commence celui-ci et je me retrouve en train de réciter celui des défunts et ainsi de suite. Alors je dis avec le psalmiste : Je suis devenue semblable à une bête, mais je suis toujours avec Toi²⁴. »

Il n'y a pas de lettre, pas de supplique, pas de cri qui ne soit entrecoupé et ne finisse avec le désir exprès d'accomplir la volonté du Père, de tout offrir pour la gloire de Dieu et d'obéir toujours :

20. Lettre du 24.04.1938.

21. Lettre du 24.04.1938.

22. Lettre du 24.04.1938.

23. Lettre du 24.04.1938.

24. Lettre du 3.5.1938, citant le psaume 72, 23.

« Au début, il n'y avait pas moyen de faire fléchir mon cœur, mais maintenant j'ai vraiment compris que travailler à la gloire de Dieu et être victime ne consiste pas à faire de grandes choses, mais à sacrifier totalement son moi. Priez pour moi, afin que je comprenne toujours mieux le grand don de la Croix et afin que j'en profite dorénavant pour moi et pour tous les autres²⁵. » C'est la réalité de la Croix où se trouvent l'horreur de la douleur et l'abandon confiant du Fils. La personne souffre et se rebelle dans toutes ses fibres et pourtant la certitude inébranlable de l'amour du Père émerge d'une manière inconnue et surprenante. « Je suis faible, c'est vrai, mais le Seigneur qui connaît ma fragilité et la cause de ma douleur me pardonnera : de cela, je suis convaincue²⁶. »

Le traitement par pneumothorax ne lui réussit pas ; bien au contraire, il détruit ses dernières résistances à la maladie. Après quarante jours d'hôpital, elle retourne au monastère dans un état aggravé.

En entrant à l'infirmerie de la Trappe, d'où elle ne sortira plus, elle dit à la sœur infirmière : « Cette maladie est ma richesse ; le Seigneur me l'a donnée, mais moi, je ne veux la partager ni avec vous, ni avec personne d'autre. » Toute son attention est tendue à éviter, avec une délicatesse infinie, toute contagion à ses sœurs, qui citeront des épisodes innombrables à ce sujet.

Elle garde pour elle son trésor de souffrance. Les élancements sont lancinants, la toux éclate au-dedans et ses mots sont : « Jésus, je t'aime. » « Jésus je te remercie. » « Je te remercie de me faire souffrir. » « On peut souffrir sans être triste. » « Me voici, Jésus, pour faire ta volonté. »

Elle ne sait penser à rien de mieux pour elle-même qu'à la volonté de Dieu présent : « Je ne désire ni ne pense à vivre ou à mourir ; je pense à la volonté de Dieu. » La dernière année de sa vie, elle lit et relit le chapitre 17 de saint Jean, sans pouvoir imaginer qu'un grand pape en parlera, le jour de sa béatification, en s'arrêtant avec tendresse sur ce détail si personnel des pages jaunies à force d'être consultées.

Toutefois, l'événement qui touche Sœur Maria Gabriella, à partir de ces jours-là, ne se déroule pas seulement à l'intérieur de son monastère. Pendant les semaines au cours desquelles son état s'est rapidement détérioré, un lien avec un nouvel interlocuteur s'est créé entre Mère Pia et l'abbaye anglicane de Nashdom, fondée en 1926

25. Lettre du 3.5.1938.

26. Lettre du 28.4.1938.

dans le comté anglais de Buckingham, dans le but de travailler pour l'union avec l'Église catholique romaine²⁷. Nashdom dépend de l'Église d'Angleterre, même si tous ses moines sont des bénédictins, tant en ce qui concerne la liturgie (en latin et suivant le rite romain), que pour l'observance générale de la Règle. Le maître des novices de cette abbaye, Dom Benedict Ley, a appris par l'abbé Couturier qu'à la trappe de Grottaferrata, une moniale âgée, Mère de l'Immaculée, est morte en s'offrant pour l'unité. En juillet 1938, il écrit à l'abbesse pour lui exprimer sa sympathie. Il reçoit de Mère Pia une réponse qui l'informe qu'une jeune sœur s'est offerte elle aussi, qu'elle est devenue tuberculeuse et qu'elle se trouve déjà proche de la mort. Dom Benedict écrit directement à la malade pour lui exprimer son affection et sa reconnaissance, espérant recevoir d'elle quelques mots de sa main, comme il le dira par la suite. Mais Sœur Maria Gabriella ne prend pas la peine de lui répondre et demande seulement à Mère Pia de le remercier à sa place.

Elle meurt le 23 avril 1939 à l'heure des Vêpres. C'est le dimanche du Bon Pasteur. Le passage évangélique de ce jour exprime le sens de son départ :

Moi, je suis le bon pasteur [...] et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie ; celles-là aussi, il faut que je les conduise. Elles écouteront ma voix ; il y aura un seul troupeau et un seul pasteur²⁸.

Elle a vingt-cinq ans depuis quelques jours. Son histoire terrestre est achevée, mais non la mission à laquelle le Seigneur l'a appelée.

Avec soin et amour, Mère Pia recueille des paroles et des témoignages sur Gabriella, certaine que ce qui était arrivé à Grottaferrata était une lumière pour la vie de l'Église. La Providence voulut qu'une écrivaine jeune et brillante, Maria Giovanna Dore²⁹, arrive comme postulante. C'est à elle que Mère Pia n'hésita pas à confier la première biographie de notre Bienheureuse. En même temps, un lien ardent et profond allait s'instaurer entre Mère Pia et les moines de Nashdom, chez lesquels vibrerait le même désir œcuménique.

La biographie, parue en 1940, rencontre immédiatement une large diffusion, grâce aussi à la préface d'Igino Giordani, brillant journa-

27. *Lettres de la Trappe*, Abbaye Val Notre-Dame, 2010, p. 35.

28. Jn 10, 14-16.

29. Maria Giovanna Dore (1910-1982), journaliste et écrivaine, après être entrée à la trappe de Grottaferrata, en sortit à cause de sa santé. Ensuite, elle fonda à Olzai, en Sardaigne, le monastère « *Mater Unitatis* », qui suit la règle de saint Benoît avec le charisme de la prière pour l'unité des chrétiens. Actuellement, cette communauté est à Dorgali et a une mission en Sri Lanka.

liste catholique et homme politique. Les échanges entre la trappe de Grottaferrata et les membres du mouvement œcuménique s'intensifient. Parmi ceux qui visitent le monastère, il y a même deux religieux qui vont influencer en profondeur la réalité œcuménique : Roger Schutz et Max Thurian, de la communauté de Taizé. La maman de Frère Roger, Amélie, qui les accompagne, restera toujours en relation épistolaire avec Mère Pia et liée à elle par une profonde amitié.

Grottaferrata devient ainsi un centre de référence pour le mouvement œcuménique. Ce sera un des points de friction entre Mère Pia et les supérieurs majeurs de l'Ordre. Et d'ailleurs, au début des années 1940 du siècle passé, on est encore loin de la conscience, aujourd'hui acquise, que le monachisme est de par sa nature un milieu œcuménique.

Il l'est par sa référence à l'Église primitive, où l'on vivait « avec un seul cœur et une seule âme ». Il l'est encore par son engagement dès ses origines à se consacrer à la recherche de Dieu, en s'appliquant à traduire intégralement l'Évangile en réalité vécue. Il l'est par sa capacité de dialogue entre les religions que l'on retrouve dans les différentes traditions monastiques. Nous savons comment, au cours du XX^e siècle, l'expansion des moines chrétiens, du vieil Occident vers d'autres continents et cultures, a rencontré différentes formes d'ascétisme, tout en découvrant une unité dans l'expérience de Dieu, de laquelle il a tiré une force nouvelle.

Même le protestantisme, né au XVI^e siècle dans un climat d'hostilité envers le monachisme, a reconsidéré au XX^e siècle sa méfiance d'origine, en redécouvrant la richesse d'une expérience de foi, propre à la vie monastique et à la liberté qu'elle garde vis-à-vis des compromissions des institutions avec le pouvoir temporel³⁰.

Dans l'histoire du monachisme féminin, on trouve plusieurs exemples où la tension vers l'unité a été vécue de manière prophétique au sein de l'Église par des moniales. Au début du XX^e siècle, Grottaferrata est un de ces lieux où le christianisme manifeste sa nouveauté, qui trouvera une expression au sein du concile Vatican II.

30. CONGRÉGATION POUR LES INSTITUTS DE VIE CONSACRÉE ET LES SOCIÉTÉS DE VIE APOSTOLIQUE, *La vie consacrée dans les traditions chrétiennes. Colloque œcuménique 22-25 janvier 2015*. Le cardinal Kurt Koch, le 24 janvier 2015, au cours de la rencontre avec les hôtes œcuméniques dans l'Année de la vie consacrée, remarque que « témoigner la présence du Dieu vivant dans les sociétés toujours plus sécularisées d'aujourd'hui, c'est le défi essentiel de l'œcuménisme. En reconnaissant cette centralité de Dieu, la vie consacrée rend à l'œcuménisme un service exceptionnel ». Voir aussi J. M. HERNÁNDEZ, « Communication au XLI Congrès Ist de Théologie de la Vie Consacrée », Claretianum, Rome, 15-18 décembre 2015.

3. Les fruits d'une bonne semence aujourd'hui

Le tombeau de Sœur Maria Gabriella devint vite un but pour des visiteurs, toujours plus nombreux, qui s'y recueillaient en prière. Les biographies, grâce au travail de Mère Pia Gullini, concoururent à diffuser, avec une rapidité extrême, en Italie, en Europe et au-delà de l'Océan, dans le monde catholique et au sein des Églises des frères séparés, le nom de Sœur Maria Gabriella, en reliant son offrande à la question de l'unité des chrétiens. Des lettres, des demandes d'images, des témoignages de grâces, de guérisons et de conversions à Dieu et à l'Église, attribuées à la rencontre avec la petite apôtre de l'unité et à son intercession, commencèrent à affluer.

En quelques années et contre toute prévision, tout cela suscita autour de la personne de Maria Gabriella de si nombreux témoignages qu'ils justifèrent une renommée de sainteté, confirmée aussi par des épisodes d'osmogénésie, c'est-à-dire de parfum surnaturel senti par plusieurs témoins. En 1957, en même temps que le transfert de la communauté de Grottaferrata à Vitorchiano, on obtint du chapitre général de l'Ordre et du Saint-Siège le feu vert pour la cause de béatification.

Le miracle de la guérison de Sœur Maria Pia Manno, une bénédictine d'Alcamo, en Sicile, en 1960, fit avancer la cause jusqu'à la béatification, qui fut célébrée le 25 janvier 1983 à Saint-Paul-hors-les-Murs à Rome.

Ce fut l'occasion d'un approfondissement de son message, d'une appropriation plus consciente de son héritage, même pour sa communauté monastique.

Mère Cristiana Piccardo³¹ écrit à cet égard :

Une béatification, sans que cela soit prévu, rendait une vie vécue au creux de la tradition et du quotidien pleine de signification. Essayer de la redécouvrir, de l'intérioriser, d'apprendre de Gabriella à vivre la vocation à laquelle nous étions appelées, a guidé les réflexions qui font partie des chapitres habituels du dimanche dans nos monastères. Toutefois, élaborer cette réflexion a signifié entrer dans une admiration, une stupeur incroyable devant le mystère de prédilection par lequel Dieu avait béni et comblé la petite âme de cette sœur. Enseignement, examen de conscience, stimulant pour une conversion qui vont bien au-delà de ce moment vécu et de la méditation qui en est jaillie : si Gabriella reste la petite sœur avec qui il est doux de

31. Mère Cristiana Piccardo a été abbesse de Vitorchiano de 1964 à 1988, puis supérieure et abbesse de la communauté de Humocaró au Venezuela de 1991 à 2002.

marcher main dans la main, elle devient aussi maîtresse et signe, point de référence, indication vitale³².

Nous pouvons nous demander : dans quel contexte l'offrande de Sœur Maria Gabriella s'est-elle développée dans la communauté de Vitorchiano comme une bonne semence tombée dans la terre féconde du monastère ?

Dans les années 1960, le Concile et les événements mondiaux qui marquèrent une époque de bouleversements pour le monde contemporain, furent un temps de réflexion et de travail.

Mère Cristiana notait que la communauté de Vitorchiano

était une communauté pauvre, mais ouverte pour accueillir la nouveauté de l'histoire et des nouvelles générations, avec les questions, les défis et la grâce dont elles étaient porteuses. Elle pouvait les intégrer de façon vitale dans son parcours monastique, précisément parce qu'une « culture de la vie », comme on dirait aujourd'hui, était présente en son sein ; c'est-à-dire une identité et une capacité sans préjugés à accueillir avec respect et amour tout apport qui soit source de croissance authentique de la communauté³³.

Cette « culture de la vie » trouve sa source dans l'esprit de prière, dans la tension à vivre la conversion du cœur et l'offrande, qui sont propres à la vocation œcuménique comme à toute vocation authentiquement contemplative. L'homélie du saint Jean-Paul II pour la béatification de Sœur Maria Gabriella, en soulignant les trois valeurs fondamentales qui unissent la vocation trappiste et la vocation œcuménique, nous en donne confirmation. Ces trois valeurs sont : la conversion, la croix (offerte) et la prière.

C'est ce dynamisme qui nous fait entrer aujourd'hui encore dans la mission œcuménique de l'Église, dans le sillon ouvert par l'offrande de Maria Gabriella et qui pour nous coïncide avec une manière toujours plus cohérente et authentique de vivre notre vocation. L'écoute du Magistère et l'œuvre de renouvellement, à laquelle le concile Vatican II nous appelle, ont signifié un approfondissement du sens ecclésial de notre réalité dans ses éléments fondamentaux : suivre le Christ, écoute de l'autorité, communion fraternelle, responsabilité personnelle et expérience du pardon.

Dans la vie commune, on voit, avec une évidence dramatique, comment le péché contre l'unité naît du manque d'ouverture à l'écoute et des abus de pouvoir d'une volonté incapable d'humilité et

32. Cristiana PICCARDO, *Alla Scuola della libertà*, Ancora, Milan, 1992, p. 97.

33. Cristiana PICCARDO, *École de sagesse (Des lieux et des temps 16)*, Abbaye de Bellefontaine, 2016, p. 43.

de dialogue avec cette vérité et cette charité partagées, qui soutiennent la vie de l'Église. L'unité ne peut être continuellement accueillie et édifiée que si nous sommes capables de préférer le bien de la communion à toute autre hypothèse myope et réductrice. C'est un engagement qui n'est jamais donné pour acquis, un travail quotidien à s'ouvrir pour recevoir, écouter et collaborer avec la sœur que nous avons à côté de nous, dans la référence continue à la pensée et au jugement du Christ. C'est l'actualisation du bon zèle auquel saint Benoît nous invite³⁴.

Ceci demande une conversion continue, qui est le dynamisme propre à la vie de tout moine et constitue la matière d'un vœu spécifique. Dans une de ses lettres, Sœur Maria Gabriella écrivait :

Pour moi, entrer au couvent et devenir parfaite, c'était tout un ! Mais j'ai dû me convaincre par expérience qu'il n'en va pas ainsi. Pour arriver à la perfection, il faut travailler, et beaucoup, et j'ai constaté aussi qu'en entrant au monastère j'ai apporté mon moi et mes défauts avec moi, et je dois combattre en permanence contre eux. [...] Le Seigneur qui m'a placée sur cette route pensera à me secourir dans la lutte afin que je remporte la victoire³⁵.

Nous nous ouvrons ainsi au pardon qui, dans son acception la plus ample, est la grâce d'un retour à notre relation de fils avec le Père. Il nous est offert par le Christ dans l'Église et devient une responsabilité dans la dynamique de nos rapports. Le geste si habituel, chez Sœur Maria Gabriella, de confesser le « *mea culpa* » et de se battre la poitrine, a acquis aujourd'hui une forme de dialogue. Il naît de la capacité de se dire réciproquement la vérité et de vouloir repartir chaque fois, en reconnaissant le bien qu'est la relation avec l'autre. Nous pouvons pardonner si nous faisons d'abord nous-mêmes, pour nous-mêmes, l'expérience du pardon, de la réconciliation, de la vérité.

L'ouverture à l'écoute et au dialogue a été également fondamentale pour accueillir des générations toujours nouvelles de moniales avec leurs problématiques et leurs richesses, dans un dynamisme de tradition et de nouveauté. C'est ce qui donne le visage actuel de notre maison, et qui a ouvert un chemin à l'inculturation, même dans la perspective de la mission monastique qui nous a été offerte à travers les fondations que Vitorchiano a engendrées, à partir de 1968. Elles ont été une occasion d'unité communautaire, pour réaliser un projet commun et en même temps communiquer à une nouvelle maison la vie reçue : on y voit s'affirmer « une vocation,

34. Règle de saint Benoît, 72.

35. Lettre à l'abbé Basilio Meloni du 9.6.1937.

une adhésion au Seigneur, une passion pour l'expansion du Royaume de Dieu, là où Dieu nous situe et avec les possibilités et les modalités que le milieu offre³⁶. »

Mère Thérèse Astoin avait écrit à propos de la très pauvre trappe de San Vito : « Cette maison sera mère de beaucoup d'autres » et Mère Pia l'avait confirmé en disant : « Je vois la Trappe comme un fleuve de vie qui se ramifie et distribue de l'eau de tout côté³⁷. » On se souvient aussi d'un épisode des derniers jours de vie de Sœur Maria Gabriella : dans le délire de la fièvre, elle voit un pays immense : la Chine. De nombreux enfants courent vers elle. Elle en embrasse un et lui dit : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Ces intuitions, que nous pouvons appeler prophétiques parce que nées dans une situation de grande pauvreté de la communauté, comptaient sur la force attractive de la vie monastique et sur son aptitude à s'établir dans tous les pays du monde, ne craignant pas les circonstances défavorables d'un point de vue historique et culturel, croyant fortement dans la capacité évangélisatrice du monachisme bénédictin.

Mère Cristiana souligne combien a été important pour ce développement, après les années 1970, le flux de vocations qui venaient de nouveaux mouvements ecclésiaux, « qui dans l'Église saisissaient le charisme prophétique, l'élan de communion, la force de l'Annonce, la passion du témoignage³⁸ ». Ils ont eu la tâche de donner vie, après la naissance de Valserena en 1968, à six autres maisons : en Argentine, Hinojo, 1973, au Chili, 1981, au Venezuela, Humocaró, 1982, en Indonésie, Gedono, 1987, aux Philippines, Matutum, 1995, en République Tchèque, Nasí Paní nad Vltavou, 2007, et bientôt à une nouvelle fondation au Portugal. On peut dire que l'œcuménisme s'est dilaté dans une universalité.

Un dernier aspect, mais pas le moindre, est l'existence de l'intercession que la bienheureuse Maria Gabriela exerce pour ceux qui se confient à elle dans la prière. Elle avait noté dans la dernière lettre à sa maman, écrite à l'infirmerie et à remettre après sa mort :

Je vous écris ces quelques mots pour vous envoyer mes dernières pensées et mes derniers adieux. Le divin Époux a renouvelé son invitation et le jour désiré s'approche. Je ne vous dis pas le jour de ma mort, mais le jour où, les liens de cette misérable chair ayant été

36. Cristiana PICCARDO, *École de sagesse*, p. 135.

37. Cristiana PICCARDO, *École de sagesse*, p. 140.

38. Cristiana PICCARDO, *École de sagesse*, p. 141.

rompus, je pourrai finalement passer de cette vie à la joie et à la béatitude du ciel. La séparation du corps n'est pas une mort, mais un passage à la vraie vie.

[...] Soyez tranquille car là-haut je vous serai beaucoup plus utile que je ne le suis ici : je verrai clairement tout ce dont vous avez besoin et je pourrai intercéder davantage près du Seigneur.

De la chapelle qui lui est dédiée, où de nombreux pèlerins accourent, sa présence amicale, avec un flux constant de prière, s'est élargie pour prendre une dimension planétaire.

Les grâces d'unité dans les communautés, dans les familles et parmi les couples, des grâces de pardon, de réconciliation, de retour à la prière, à Dieu et à l'Église sont innombrables, tout comme les grâces de guérison. Les plus nombreuses concernent les femmes qui n'auraient pas pu avoir d'enfants et qui, grâce à Maria Gabriella, reçoivent le don de devenir mères.

Si, pendant son existence terrestre, Maria Gabriella a relevé le défi que portait, à la vie de l'Église, la division entre ses fils, aujourd'hui nous voyons qu'elle est attentive à la racine ultime de la division, c'est-à-dire au mépris de la communion entre personnes ou dans les familles et au mépris de la vie, pour l'assainir.

C'est au noyau initial de l'existence qu'elle porte son regard et son intercession, sans oublier la vie humaine dans toutes ses exigences. Comme *Lumen Gentium* l'affirme :

Étant en effet liés plus intimement avec le Christ, les habitants du ciel contribuent à affermir plus solidement l'Église en sainteté. [...] Ils ne cessent d'intercéder pour nous auprès du Père, offrant les mérites qu'ils ont acquis sur terre par l'unique Médiateur de Dieu et des hommes, le Christ Jésus (cf. 1 Tm 2, 5) [...] Ainsi leur sollicitude fraternelle est, pour notre infirmité, du plus grand secours³⁹.

Mais nous ne vénérons pas seulement au titre de leur exemple la mémoire des habitants du ciel ; nous cherchons bien davantage par là à renforcer (grâce à l'exercice de la charité fraternelle) l'union de toute l'Église dans l'Esprit (cf. Ep 4, 1-6). Car tout comme la communion entre les chrétiens de la terre nous approche de plus près du Christ, ainsi la communauté avec les saints nous unit au Christ de qui découlent, comme de leur source et de leur tête, toutes grâces et la vie du Peuple de Dieu lui-même⁴⁰.

Monastero Trappiste
Via della Stazione, 23
IT – 01030 VITORCHIANO (Viterbo)

Gabriella MASTURZO, ocsa

39. *Lumen Gentium*, 49.

40. *Lumen Gentium*, 50.